

L'ethnologie écoppsychologique de Jean-Loup Trassard

Kathryn St. Ours
Goucher College, USA

Résumé



L'éco-critique est un champ de recherche en plein essor qui comprend notamment l'étude de la littérature à vocation environnementale et écologique. Or l'éthos agraire de l'auteur contemporain Jean-Loup Trassard informe des écrits qui évoquent la vie rurale pré-industrialisée d'un point de vue ethnologique. Il s'agit précisément de décrire non seulement les coutumes, valeurs et peines de l'existence agraire mais également les fermes, outils, chemins et haies d'une période de plus grande durabilité environnementale. Qui plus est, son travail d'ethnologue s'accompagne d'une intuition éco-psychologique certaine, témoin d'une compréhension profonde de la relation intime qui lie les êtres humains et leurs environnements naturels.

Mots clés: Biophilie, inconscient écologique, topophilie, agrairianisme, écoppsychologie.

Abstract

The expanding field of ecocriticism includes the study of fictional and non-fictional literature focusing on environmental or ecological issues. Contemporary French author Jean-Loup Trassard's agrarian ethos informs those writings that describe pre-industrialized agricultural life and constitute in this sense ethnological sketches of the customs, values, farmsteads, tools, chores, hedgerows, of a more ecologically sustainable period. Moreover, his portraiture of rural existence is complemented by an ecopsychological intuition, that is, a profound understanding and appreciation of the intimate relationship linking people to their natural surroundings.

Key words: Biophilia, ecopsychology, agrarianism, topophilia, ecological unconscious.

Resumen

La ecocrítica constituye un campo de investigación en plena expansión que estudia textos de ficción y de no ficción desde un punto de vista ecológico o medio-ambientalista. Una de sus múltiples vertientes—la psicológica—se enfoca en la relación entre el bienestar humano y el medio ambiente natural. Los escritos etnológicos del autor francés contemporáneo Jean-Loup Trassard describen no sólo las costumbres, los valores, o los quehaceres del mundo agrario sino también las fincas, herramientas, granjas y caminos de la vida rural. Se trata de una ética agraria acompañada de una intuición eco-psicológica, o sea, de una comprensión y apreciación de la relación íntima entre seres humanos y su medio ambiente natural.

Palabras clave: Biofilia, topofilia, agrarismo, eco-psicología, inconsciente ecológica.

C'est en 1957 que Jean-Loup Trassard (Mayenne, 1933) s'inscrit en Ethnologie-Préhistoire à la Sorbonne, études interrompues le temps de finir une licence en droit et travailler avec son père comme Fermier des Droits Communaux. Profitant d'un horaire souple pour écrire et s'instruire, il retourne au cours de Préhistoire en 1960 et s'engage définitivement sur une voie restée actuelle depuis: ethnologie, préhistoire, écriture, photographie.¹ D'une part et en principe, une fiction très enracinée dans la boue mayennaise (*Traquet Motteux* 11)—son premier recueil de récits courts, *Amitié des Abeilles*, paraît en 1961—de l'autre, des textes ethnologiques destinés à raconter la vie rurale de façon directe (dont bon nombre a été publié dans la revue *Cahiers du Chemin* entre 1967 et 1977) et à la représenter par l'image photographique. En réalité, un vaste ensemble de textes génériquement inclassables de par leur hybridité mais qui se répondent par leur thématique: "une visite de la plume aux champs, sous le prétexte de prendre soin du sol, des plantes, des animaux et parfois du matériel" (9). Enfin, en 2000, parution de son premier roman *Dormance*, fruit d'un travail de seize ans qui remonte jusqu'au temps de nos ancêtres du néolithique. Une œuvre variée donc, dont les frontières poreuses entre témoignage et imagination correspondent aux lisières perméables entre espaces physique et mental, entre mémoire récente et passé immémorial. Or ces espaces-temps qui se compriment et se dilatent sont la forme de nos rapports à ce qui semble être extérieur à nous-mêmes mais ne l'est pas; mieux, ils nous prolongent dans le commerce que nous entretenons avec la nature (Lagopoulos 8). Chez Jean-Loup Trassard se profile de mille manières le sens d'une intimité avec l'espace à défaut de laquelle notre existence s'appauvrit. Pas d'utopie rustique, cependant: "Qu'on ne nous fatigue plus avec l'utilisation que le Régime de Vichy fit, ou tenta, d'un 'retour à la terre'" (9).² C'est une vision écopychologique libre d'une telle idéologie que je veux proposer ici.

Fondements de l'écopsychologie

Les principes de l'écopsychologie ne représentent pas tant des connaissances inédites qu'un nouveau champ de recherche qui, selon Jean-Pierre Le Danff, (chargé de mission éducation, écopychologie et écoalphabétisation à la Fondation Nicolas Hulot), consiste à étudier "la dimension psychologique de la crise écologique; c'est aussi l'étude des processus psychiques qui nous lient ou nous séparent du monde non humain. [...] Elle constitue, par ailleurs, une proposition de réconciliation de l'être humain avec la nature" (19).

¹ Parlant de son parcours depuis la fiction jusqu'à l'ethnologie, Jean-Loup Trassard écrit: "Peu à peu s'est mis à lever la tentation de raconter d'une façon directe", et parallèle, la vie rurale. Séquelle sans doute d'un intérêt qui m'avait orienté vers l'ethnologie (même si en peu de mois cette science fut abandonnée pour suivre André Leroi-Gourhan sur le terrain de la préhistoire qu'il préférait alors et que ses cours me firent découvrir, puis la préhistoire abandonnée à son tour pour l'écriture [...]" (*Traquet Motteux* 11).

² Une étude écopoétique de l'oeuvre de Trassard corrobore ce point de vue. Selon Pierre Schontjes, "On voit bien que le rapport de Trassard au lieu n'a rien de l'attachement à un quelconque *Heimat* des ancêtres" (485). Et plus loin: "Trassard s'efforce de faire partager le bien-être qui est le sien sans jamais exploiter les facilités de la couleur locale ou des tendances passésistes" (487).

Ainsi, si les apports de l'ethologue, du biosémioticien, du géographe culturel ou de l'écologiste, entre autres, se conjuguent pour confirmer la concrescence de l'humain et son milieu, l'écopsychologue insiste, lui, sur une intimité avec le monde naturel où il en va de notre santé et de notre bien-être psychiques. L'écopsychologie comprend donc d'un côté l'investigation théorique, et de l'autre, la prescription d'une approche thérapeutique: il s'agit de renouer nos contacts avec les rythmes naturels au moyen de retraites, de randonnées, de jardinage ou de relations avec les animaux non humains, par exemple.

Existe-t-il des bases scientifiques pour soutenir l'écopsychologie, à savoir une recherche empirique qui affirme l'interdépendance entre santé écologique et santé psychologique? Certes, au moment où l'écopsychologie naît aux Etats-Unis dans les années soixante, elle a tendance à condamner la science comme source de notre aliénation par rapport au monde naturel, rejet qui entraîne l'essoufflement du courant et qui aurait pu provoquer sa disparition. Des écopsychologues contemporains tels que Theodore Roznak, Andy Fisher, Glenn Albrecht ou Laura Sewell reconnaissent au contraire l'importance d'expériences scientifiques rigoureusement menées pour tester et éventuellement falsifier leurs hypothèses. Des études en ce sens se multiplient depuis une vingtaine d'années à travers le monde et s'appuient sur une logique évolutionnaire incontestable. Un bref échantillonnage de telles investigations n'est pas inutile pour nous mettre sur la voie de l'ethnologie écopsychologique de Jean-Loup Trassard.³

La préhistoire rappelle que nous nous avons vécu comme chasseurs-cueilleurs pendant 99% de notre existence de hominidés. Le cerveau humain, dont la croissance est en grande partie post-partum, a évolué dans un monde biocentrique et notre survie a dépendu d'une connaissance adéquate de l'environnement. Dans un premier temps, donc, le développement de la psyché humaine s'entrelacerait étroitement avec celle des savanes et des graines qui y abondent. Ainsi, dans le domaine de l'écologie humaine la phrase "on pense ce qu'on mange" (Shepard 11-15) demande à être comprise littéralement, car ces aliments regorgent de nutritifs essentiels au métabolisme musculaire et cérébral de notre espèce.

Dans le même ordre d'idées, certains considèrent innée—génétiquement programmée—la tendance à ressentir une affiliation avec d'autres organismes vivants: c'est la biologie intuitive (Mithen 53-54) ou la biophilie (Wilson 32). En effet, si les premiers humains étaient dotés d'intelligences sociale et naturelle compartimentées, l'évolution du cerveau a permis une fluidité entre elles et en conséquence, une mentalité de vases communicantes. D'où la possibilité de traiter de l'information par le recours à des facultés diverses. En conséquence, nos relations avec les plantes et les animaux sont devenues intimes et affectives, par exemple; elles constituaient une fin en soi (source de bien-être et de plaisir) et à la longue les éléments d'un inconscient écologique. Scott Donald Sampson (33-34) élargit l'hypothèse strictement biophilique—l'attrait de la grande nature—pour insister plutôt sur la topophilie—l'amour des lieux—expression

³ Dans *The Biophilia Hypothesis*, voir surtout la deuxième partie intitulée *Affects and Aesthetics*.

créée par Yi-Fu Tuan, auteur de *Topophilia*.⁴ Effectivement, l'attachement aux éléments organiques et inorganiques d'un espace restreint est sans doute plus en mesure de prendre en considération et entités naturelles et artefacts humains. A vrai dire, les études robustes sur les effets physiques et psychologiques pour l'humain de l'interaction avec des plantes, des animaux ou avec des paysages se multiplient de nos jours (Frumkin 141-172).⁵

Ainsi s'expliquerait l'hypothèse de la savane selon laquelle l'être humain préférerait visionner voire occuper un espace caractérisé par la présence 1) d'arbres (abris et ombre), 2) d'une source d'eau, 3) d'une perspective au lointain (surveillance), 4) d'une couverture de sol régulière (mouvement), 5) d'animaux en pâturage, et 6) de traces de mouvement comme des sentiers ou des chemins (Heerwagen et Orians 3).⁶ Selon les résultats de telles recherches, on ferait bien de s'entourer des belles photos du bocage mayennais de Jean-Loup Trassard faute de pouvoir s'y rendre. Effectivement, le photographe nous décrit et donne à voir dans *Le saccage du bocage* (7) ces "petites surfaces touffues et agréables" et qui désignent aujourd'hui certains paysages de l'Ouest de la France caractérisés par un terrain légèrement accidenté, un grand nombre d'arbres, des habitations éparées entourées de parcelles clôturées et traversés par des chemins et de petits cours d'eau.

Photographies du bocage normand

Ethnologiques, les photos du bocage de Jean-Loup Trassard capturent afin de la conserver l'image d'une campagne en train de disparaître; écopsychologiques, elles invitent le spectateur à s'introduire dans cet espace rural susceptible d'assouvir nos besoins les plus profonds. Car nonobstant l'absence d'humains et l'impression d'abandon qu'évoquent certains clichés, il s'agit de rendre "un hommage à la civilisation rurale" (Traquet Motteux 14), à un mode de vie où l'être humain vivait davantage au sein de la nature. Si les aspects de l'effet de la savane sont facilement reconnaissables dans ces clichés, leur composition même contribue à nous reconforter. L'emploi du noir et blanc crée une gradation douce et des frontières moins nettes entre objets; très souvent, les cours d'eau, chemins, sentiers ou clôtures conduisent le regard vers la douceur d'un horizon qui se dilue; le flou artistique des fonds, tout en évoquant une espèce de brouillard ou de brume, en promet la dissipation par temps ensoleillé;

⁴ Une vingtaine d'années plus tôt, dans *La poétique de l'espace*, Gaston Bachelard a pour but de faire une topo-analyse qui serait "l'étude psychologique systématique des sites de notre vie intime" (27).

⁵ De telles assertions s'accompagnent évidemment de réserves. Dans *The Biophilia Hypothesis*, Michael Soulé (443) envisage différents types et degrés de biophilie, affirmant que tous les humains ne préfèrent pas le même habitat. De plus, il faudrait d'après lui mieux distinguer entre des préférences et comportements génétiques et ceux qui sont appris. Et que dire de personnes qui semblent redouter et fuir la nature? Jarod Diamond (270) reconnaît la relation étroite entre la nature et les habitants indigènes de la Nouvelle Guinée mais demande si elle est innée ou apprise. Sous certains égards, certains peuples qualifieraient de pêcheurs écologiques. Voir à ce sujet *War Before Civilization. The Myth of the Peaceful Savage* de Lawrence Keeley ou *Constant Battles. The Myth of the Noble Savage* de Stephen LeBlanc et Katherine Register. Le cannibalisme humain fait par ailleurs l'objet de nombreuses études archéologiques.

⁶ Voir aussi Francis Hallé (69-71).

l'équilibre des masses visuelles et le respect de la règle des trois tiers—arbres, haies, ciel et terre—établissent une harmonie. Ainsi, les photographies de Trassard donnent à voir l'espace naturel habité où l'établissement de lieux offrirait autant de possibilités de vivre dans une relation saine avec la nature.

Cependant, la planéité, la simplicité, l'apparente transparence de ces photos du bocage où on a l'impression de regarder par une fenêtre ouverte sur la campagne environnante constituent un obstacle infranchissable que le photographe tente infatigablement de diminuer. Car il s'agit de faire de l'abstrait avec du concret, à savoir d'atteindre une épure moyennant un jeu de formes—lignes de chemins, de clôtures, de ruisseaux, masses d'ombres et de lumière—qui permettent de dépasser le tangible.⁷ (Ces formes ne seraient-elles pas finalement la source du réel sensible ?) D'où la préférence de Jean-Loup Trassard pour les capacités d'abstraction éminemment plus vastes du noir et blanc par rapport à la couleur (qui d'après lui sert à produire un effet plus réel dans ses photographies de jouets dans l'album *Les derniers paysans*, par exemple). En ce sens, les photographies du bocage acheminent vers la reconnaissance d'un dehors géographique concret, certes, mais visent un dedans mental intangible, nous communiquant notamment l'importance du lieu en tant qu'espace où "les limites entre la nature et notre être [...] sont sinon abolies du moins fort atténués" (60).

De même, parlant de ses entretiens avec d'anciens artisans et éleveurs/cultivateurs qui, transcrits textuellement ou non, animent son œuvre ethnologique, Jean-Loup Trassard constate dans l'introduction à *Traquet Motteux* que:

Le lien entre l'homme et son métier, qui ressemble fort à un mystère, recule à mesure que l'enquêteur avance. Des heures de magnétophone m'ont laissé sur le seuil d'une portion de l'univers cachée derrière l'image, simple et rassurant, qui suffit à beaucoup et dans laquelle, au contraire, j'ai souhaité pénétrer. (12-13)

Aux côtés de la photographie, donc, l'écriture se donne également pour tâche de s'approcher de cette "portion de l'univers cachée" en facilitant l'accès aux fils entrecroisés de la mémoire. C'est cet au-delà de la relation consciente entre l'être humain et la nature, témoin de la distance entre l'objet et le résultat des recherches ethnologiques, qui relève de l'écopsychologie. *Dormance* s'anime d'une quête semblable.

L'ethnologie écopsychologique dans *Dormance*

Dès les premières pages de ce roman dont le noyau de l'action remonte au néolithique, le narrateur nous fait part de ses nombreux efforts pour capturer photographiquement sous le meilleur angle cette vallée mayennaise dont les lignes, les formes, les clôtures, les arbres et les ruisseaux l'émerveillent. Cependant, nous dit-il, "Je n'ai jamais photographié là qu'un vide" (31). Ce vide serait l'espace en tant que nulle part, invisible, à la fois extérieur et intérieur à nous, qui nous touche et que nous touchons, et qu'il faut rendre habitable au moyen de la création de lieux et de souvenirs. L'infinité des points de l'émulsion photographique comme possibilité de rendre palpable

⁷ Remarques de Trassard lors d'une conversation avec l'auteur en juillet 2012.

cette interdépendance qui reste toujours à appréhender, à approfondir, à creuser, c'est cela que Trassard saisit dans ces photos dont la portée ethnologique évidente n'exclut pas, loin s'en faut, un intérêt écopsychologique.

Dans le viseur rien, rien d'autre que la répétition d'en haut regarder vers le bas et clôture franchie, du bas regarder vers le haut, car insatisfaits toujours le désir de saisir l'espace, la nécessité de l'habiter, ou mieux, par les yeux c'est-à-dire par l'intérieur, de modeler mon corps sur la forme qui est là, d'essayer, par maints changements de position, de m'étirer selon la forme dite « vallée », oui, c'est cela que je photographiais. (32)

De son propre aveu, l'écrivain commence à écrire *Dormance* (61) dès qu'il prend conscience du lieu comme lien entre sa propre vie et celle de l'homme préhistorique ; le roman naît d'une intuition : le narrateur ressent la présence de ses ancêtres et part à la recherche de "cette pellicule transparente" qui "prouve présence humaine" (261). Possible allusion à la photographie, oui, mais aussi peut-être en l'occurrence à la couche infime de poussière dont certaines investigations anthropologiques, ethnologiques, linguistiques ou botaniques en viendraient plus tard à rendre compte. Du point de vue du récit en cours, des faits scientifiques serviraient à conforter en quelque sorte des souvenirs du narrateur surgis d'un passé immémorial où l'être humain reconnaissait encore son lien avec le monde inhumain et qui faisait, par exemple, que le chasseur s'adressait à sa proie au moment de l'achever ou le bûcheron à l'arbre qu'il venait d'abattre, persuadés qu'ils étaient entendus. Le narrateur de *Dormance* ne serait-il pas avant tout le dépositaire de la mémoire profonde d'une union préconsciente avec le monde naturel, d'une vision écologique avant l'heure, la source d'images et de souvenirs qui remontent inexplicablement à sa conscience, telles ces haches de pierre qui refont surface dans un champ quelconque et qui font l'objet d'études archéologiques ? "Cette aventure qui me venait par bribes [...] semblait me donner accès à des tiroirs insoupçonnés de la mémoire" (112) déclare le narrateur et plus loin dans le même esprit, "Les faits m'arrivent—si je puis dire par une voie intérieure" (164).

Effectivement, dans le flux de l'espace-temps mayennais, le narrateur devient l'héritier voire le doublet de son protagoniste Gaur: celui-là dort au même endroit bien que dans un lit (19); en éprouvant la même sensation râpeuse au toucher d'une écorce râpeuse ou lisse sa main devient celle du jeune aventurier (3); il devine comment ce proto-Mayennais s'est nourri au printemps (21); ayant libéré quelques arbres de lianes étouffantes, le narrateur affirme que "l'odeur du lierre, écorce blessée, feuilles arrachées, bien sûr est identique à celle qu'il respire aussi. Mon souvenir est le sien" (58).

La mémoire de l'habitant du vingtième siècle rejoint celle de Gaur dans un au-delà du visible, un espace mental commun. Mais c'est notamment au moyen du lieu concret que le passé préhistorique en germe, gisement de son passé conscient et individuel, émerge. "Entre sa vie et la mienne, un lieu. Le même, qui fait lien" (60). *Dormance* serait en ce sens l'aboutissement de plus de trente ans de récits visant de même à creuser, à approfondir la relation entre l'humain et la nature. Je propose donc de revisiter certains des lieux de prédilection photographiés et décrits par Jean-Loup Trassard qui témoignent comme son premier roman d'une ethnologie écopsychologique.

Des chemins

Un miroir des ornières est le quatrième texte du recueil *Ancolie* publié en 1975. Un an après paraît *Chemins ruraux* dans *Les Cahiers du Chemin*. Dans les deux cas, des renseignements et descriptions concrets alternent avec un lyrisme et une songerie qui font souvent abstraction du chemin de boue, de gravats, de pierres ou de goudron. C'est-à-dire que comme dans *Dormance*, le côté ethnologique—la discussion des chemins communaux, vicinaux, privatifs, “de halage, de transhumance, de contrebande” (31), s'entrecroise avec les chemins de l'imaginaire écoppsychologique.

Un miroir des ornières commence par la description des changements que subit le réseau des chemins à cause du remembrement. D'où le projet de Jean-Loup Trassard de réaliser (avec l'approbation de la Municipalité et avant ce regrettable remodelage de la campagne) une étude géographique des chemins ruraux sous la forme “d'un cadastre, dessiné par des mots” (86). Le lecteur apprend donc l'étymologie du mot chemin (89-90), la topologie des chemins (89-92), l'origine du chemin creux comme fossé créé pour diviser le terrain dès l'âge de fer (92-93), ou encore l'itinéraire des chemins. De façon similaire, dans le texte *Chemins ruraux*, une description de leur impraticabilité en certaines périodes particulièrement pluvieuses (25-26), se complète par un aperçu des sentiers des époques néolithique, gauloise, romaine et médiévale qui se voient transformés depuis en chemins vifs ou morts selon des impératives économiques, agricoles et/ou religieuses (27-28). En outre, ce petit récit ne manque pas de citer plusieurs documents historiques qui servent de référence à Jean-Loup Trassard pour soutenir sa recherche.

Une vingtaine d'années plus tard quand *Le saccage du bocage* paraît dans la revue *Le Messager européen*, les effets du remembrement—phénomène euphémisé de nos jours par le terme rénovation foncière—restent d'actualité. Jean-Loup Trassard lance un appel au Ministère de l'Environnement (créé en 2007 et rebaptisé Ministère de l'Ecologie, du Développement durable et de l'Energie en mai 2012) pour que des lois protégeant la campagne soient votées dans les plus brefs délais. D'une part, celles-ci arrêteraient le massacre de la nature ; de l'autre, elles mettraient fin aux méfaits de la grosse exploitation commerciale. Hélas, écrit le Mayennais, “[...] n'est-il pas certain que le souci de rentabiliser la planète nous perdra” (*Chemins ruraux* 29) ?

Mais le but de l'étude trassardienne de la voirie rurale en Mayenne dépasse très évidemment un intérêt purement ethnologique. Effectivement, la connaissance minutieuse des chemins qui permet de mieux pénétrer dans cet espace naturel qu'est la campagne devient une fuite en avant : “L'arpentage ne saurait suffire, ni le numéro des parcelles longées. Car enfin l'on n'a pas si vite terminé avec l'espace” (*Un miroir des ornières* 95)! Il s'agit d'habiter au mieux cet espace que “nous habitons si mal” (96), en allant au fond de la matière. Se déplacer sur des chemins concrets, dire et écrire des chemins réels (105) et pourquoi pas rêver des chemins dont l'existence lointaine lui remonterait à la mémoire et qui se trouveraient un jour notés sur une carte? Justement, les descriptions matérielles qui visent à aller au fond de la matière dans ce cas boueuse, poussiéreuse, terreuse parcourue pendant des années constituent “une portion de terre

en somme assez réduite, laquelle ne devient infinie que par tous les détails inscrits” (88). Et plus loin: “Le chemin creuse, pour une part dans la terre et dans les branches pour l’autre. Une photographie que j’ai prise si je la regarde à l’envers montre un sol profond de feuillage traversé de coulées lumineuses et, par-dessus, la voûte de terre arrondie” (100).

Voici donc notre narrateur (qui n’est que Trassard lui-même) sur les traces effacées du futur Gaur et d’un passé révolu qu’il tient à remémorer au moyen du rêve “qui n’avait d’autre finalité que celle de sentir les chemins” (107). Le promeneur jouit du chemin comme fin en soi, sans autre but que celui de transmettre un sens de bien-être. Les chemins de l’inconscient auraient certainement leur place au cadastre écopychologique.

Aussi le chemin n’est-il pas seulement un endroit physionomique géographiquement repérable, il est mémoire; ses ornières sont les “sillons du temps” (*Chemins ruraux* 30). Le but ethnologique voire pragmatique de l’étude se double d’un souci existentiel et la réalisation que tout le long de son enquête “la seule certitude, qui devenait la mienne, était l’intimité d’un homme avec l’espace dans les limites d’une zone graphiquement reproduite” (*Un miroir des ornières* 87). Dans le même ordre d’idées, le chemin n’est point réductible à une série de faits génériques, c’est-à-dire qu’il a au contraire une existence personnelle; il nous mène et nous fait vibrer de façon différente à chaque endroit de son parcours. Inépuisable par sa variété, on cherche avec lui un lien charnel, viscéral, sans jamais l’atteindre.⁸ Au sein de la campagne donc, le chemin dépasse la simple fonctionnalité. Certes, il conduit souvent d’un endroit à l’autre. Mais les meilleurs chemins, affirme l’auteur, ne conduisent nulle part ou mieux, conduisent ailleurs: “Le chemin attend du passage. [...] Mais une venue qui soit consciente de la fonction secrète du chemin, à savoir : faire passer l’esprit d’un monde vers un autre [...]” (104). Le chemin creux illustre on ne peut guère mieux ce lien entre ciel et terre, entre matériel et spirituel, visible et invisible, concret et abstrait, dans ses montées et descentes au travers d’une campagne souvent en tandem avec autre lieu de prédilection, la haie.

Des haies

Un miroir des ornières ne manque pas d’évoquer des chemins qui disparaissent pour ensuite réapparaître entre les haies entrelacées par le haut. L’importance de la haie diffère cependant de celle du chemin de par sa fonction plus nettement écologique car la

⁸ Voici en quels termes il évoque ce lien charnel: “un lien très fort lie ce territoire à mon propre corps. Il y a un rapport avec l’érotisme en ce sens que c’est comme un corps qu’on n’a jamais fini d’explorer. Un corps qu’on aime, qu’on touche. Mais la caresse, dans le fond, est insuffisante. Elle est censée satisfaire un besoin, une envie, et en fait, cette envie, elle l’avive. On a envie de recommencer. Peut-être pas tout à fait de la même manière. Et ce territoire qu’on parcourt avec ses creux et ses bosses, c’est un corps aussi qu’on a besoin de rendre intime. On a besoin de se frotter contre. Et c’est en cela, je pense, qu’il y a un lien entre la recherche d’une intimité avec un territoire varié et limité. C’est exactement comme le rapport à un corps aimé”. <http://www.terristoires.info/culture/une-%C5%93uvre-entre-terre-et-mere-302.html>

haie est foncièrement le refuge d'une biodiversité adaptée à un territoire particulier dont dépend la survie d'une grande variété d'animaux et de végétaux: "s'y retrouvent des plantes d'ombre, des fleurs depuis longtemps arrachées en terrain agricole, réfugiées là [...]" (*Terre à hauteur des épaules* 130). Non seulement un milieu de vie pour de nombreuses espèces faunistiques et floristiques, la haie aide également à diminuer l'érosion et à épurer l'eau. En Mayenne précisément, il s'agit de "talus de terre surmontés de grands arbres, de troncs émondés, d'arbrisseaux et de broussailles" qui entouraient chaque champ ou pré et qui bordaient les chemins des deux côtés (*Le saccage du bocage* 8). Comme la suppression des chemins qu'ils cachaient, le remembrement a signifié l'abattage de bon nombre de haies vives au grand dam des cultures et des bêtes qu'elles protégeaient. Au delà de ces arguments strictement écologiques et physiques, l'écopsychologie prône elle aussi la biodiversité comme garante du bien-être humain. Fondées en partie sur le concept de biophilie déjà évoqué, des études récentes semblent confirmer qu'une richesse biologique ressource nos pouvoirs cognitifs et contemplatifs, notre sens de l'identité et de continuité avec le passé et notre capacité à former des liens affectifs positifs.⁹

Terre à hauteur d'épaules (*Nous sommes le sang de cette génisse*), autre récit ethno-écopsychologique de Jean-Loup Trassard, raconte l'étymologie et l'origine de la haie, sa fonction à travers les âges, et enfin sa destruction et disparition. Ceci moyennant l'histoire de la construction d'un hangar et d'une clôture de barbelés dont chaque paragraphe (à part le premier) se termine par le début d'une phrase qui ne finit qu'au commencement du paragraphe suivant. Ce sont des blocs de mots séparés mais reliés comme autant de poteaux destinés à remplacer ou au mieux à doubler la haie vive.

Tandis que le haineux fil électrifié clôt par peur—on le distingue à peine, on craint de s'y heurter—le haie même fourrée d'épines est tendre terre, fragile, douce aux mains, il suffit de trouver l'endroit, la brèche où elle peut être sautée, [...] (148)

Ou bien la typographie serait-elle à l'image des haies déjà abattues mais dont certains anciens garderaient le souvenir, encore capables de se rappeler l'état du paysage avant le remembrement ?

La haie fournit la ferme en bois, fûts débités à la scierie pour construire ou réparer, triques et fagots pour la cheminée, même Fougères, ajoncs, menuisailles serrées par un lien végétal en bourrées, mises à l'abri pour chauffer le four. (133)

Cette poésie graphique dépasse largement les besoins du texte ethnologique. Et ne nous rend-elle pas aussi éminemment plus sensibles à la disparition des haies décrite dans le récit ? Pour Jean-Loup Trassard, ce réconfort auquel les haies contribuent se doit à une organisation de l'espace, et plus précisément, à l'intériorisation de la campagne qu'elles rendent possible. "En fait, il est probable qu'elles ont servi à rassurer, comme à borner

⁹ L'évaluation des écosystèmes pour le millénaire a été commandée en 2000 par le Secrétaire général de L'ONU. C'est un travail qui a duré quatre ans et dont les résultats, publiés dans *Ecosystems and Human Well-being: Scenarios*. Vol.2, confirment le lien physique et psychique entre l'être humain et l'environnement. (411 et 423-426). Voir aussi l'ensemble de l'ouvrage le plus récent de Jacques Blondel.

l'esprit, à faire de chaque pré ou champ un intérieur, autre chose qu'une portion vague et mouvante du territoire" (*Un miroir des ornières* 93). En construisant le paysage, elles rendent un champ intime par cloisonnement, créant un petit pays qui se distingue de tous les autres; "elles forment réseau dans la mémoire" (*Terre à hauteur d'épaules* 147). En témoigne Vincent Loiseau, narrateur d'un des textes les plus récents de Jean-Loup Trassard intitulé *L'homme des haies*. Ce retraité agricole (composite des connaissances du littéraire) regrette qu'il y ait de moins en moins de haies car le barbeyage—la taille des haies—a toujours été une de ses activités préférées :

A barbeyer avec ma serpe ou ma faucille, je ne fais pas grand bruit. C'est ce qui me plaît. J'entends le vent dans la feuille, les cônilles qui se fâchent, les chiens qui abeuyent, en général par la direction je sais à qui ils sont, pareil pour les coqs qui chantent. Ils s'entendent bien aussi, eux, ils se répondent d'une ferme à l'autre. J'écoute les heures sonner au bourg. (234)

Le barbeyer est bien tranquille et à l'aise dans ce lieu de mémoire qui risque de disparaître en même temps que lui. Son souhait d'ailleurs est de mourir au pied d'une haie (96), devant un de ces murs tendres qui créent des chambres et des pièces dans une relation à l'espace calquée sur celle de la maison de ferme.

La maison / la ferme

Comment parler de l'ubiquité de l'image de la maison dans l'œuvre trassardienne sans faire référence à *La poétique de l'espace* de Gaston Bachelard, un des livres qui ait le plus marqué le Mayennais ?¹⁰ (Non pas parce qu'il l'a influencé mais au contraire, parce que Jean-Loup Trassard y a trouvé la réitération de ses propres sentiments.) Sans vouloir diminuer l'importance de la maison de ferme de son enfance (que l'auteur habite toujours) sur le plan personnel et autobiographique, il s'agit pour notre propos d'aller à l'instar de Bachelard au-delà de la psychologie classique pour atteindre une transsubjectivité qui s'approche de la racine de l'image, de nous intéresser à ce qu'il nomme une psychologie des profondeurs.¹¹ C'est dans le chapitre intitulé *L'immensité intime* que l'auteur de *La poétique de l'espace* se prête lui aussi à une lecture écopychologique. Effectivement, il affirme que "l'espace de l'ailleurs" est d'autant plus immense, primordial, essentiel (primaire) qu'il est naturel (168). Et tout en désapprouvant le terme "transcendant psychologique" utilisé par certains auteurs, il en reconnaît l'utilité comme "index pour diriger la recherche phénoménologique" (170). L'imagination, soutient Bachelard, "commence toujours de la même manière. Elle fuit l'objet proche et tout de suite elle est loin, ailleurs, dans l'espace de l'ailleurs" (168).

Or il a souvent été question jusqu'ici de la description objective voire ethnologique que Jean-Loup Trassard fait des lieux de prédilection de la ferme du

¹⁰ Entretien avec l'auteur juin 2011.

¹¹ Gaston Bachelard explique ainsi l'archétype de la maison. "Monter et descendre, dans les mots mêmes, c'est la vie du poète. Tel l'albatros de Baudelaire, le poète n'est à sa place que dans un autre univers, de rêve et de pensée. Nous sommes appelés à une ascension vers l'élévation de la pensée. Et celle-ci peut se produire au ras du sol, dans l'intime, le petit, la miniature" (*La poétique de l'espace* 139).

bocage mayennais qui font retentir le lien entre notre psyché et la nature. Fermes et maisons participent aussi pleinement que chemins et haies de cet entrelacs destiné à pénétrer l'espace. Mais puisqu'un des buts du récit "Des fermes" est d'en enregistrer les détails descriptifs pour en conserver le souvenir, l'écrivain nous livre un bref historique des fermes en Mayenne; il en recense les parties typiques (16-17) et passe en revue différentes techniques de construction (21-23).

Néanmoins, comme on pouvait s'y attendre, la connotation de primitivité pour qualifier la ferme quitte le tangible pour acquérir une dimension écoppsychologique. S'inspirant dans *Traquet Motteux* de l'auteur de *La poétique de l'espace*, le Mayennais singularise en ces termes la ferme/maison : "On peut retrouver là 'une primitivité qui appartient à tous' dont parlait Bachelard" (18) car "la ferme est ce qui reste, en France, le plus proche de la maison primitive" (15), celle de Gaur donc, creusée dans la terre et couverte de branches. La passion du terrien pour la ferme/maison tient à ce qu'elle soit intégrée dans la nature ; en tant que "terrier" ou de "trou sur la planète" (19). Produit de la transformation de l'espace en territoire, elle assouvit notre besoin de refuge et de contact avec l'environnement naturel; "chacune, campement immémorial, est une sorte d'absolu" (19).

La maison, la ferme et même le village le plus proche, se construisent en accord avec le paysage ; elles se conçoivent d'ailleurs pour se faire remarquer le moins possible. Il y a une continuité d'arbres, par exemple, entre un terrain et un bâtiment, comme si toute habitation humaine était le simple prolongement du travail de la nature. "Les toits ne paraissent guère au-dessus des champs labourés, mais tous ces bâtiments, mêlés aux barges de paille, quand on est au pied font une masse" (*Ancolie* 175). De plus, les matériaux utilisés étant locaux, les constructions se relient directement au sol régional. Il en résulte un équilibre et une harmonie où les racines du dehors et du dedans, de l'extérieur et de l'intérieur, de la nature et de la culture se retrouvent et se complimentent car "la ferme [...] est une maison qui enrichit sans fin le plaisir d'habiter" (*Traquet Motteux* 15).

Les personnages de l'univers trassardien n'en finissent pas "d'habiter" l'espace nature dans d'autres récits hybrides qui racontent des retours aux sources. Ainsi, dans le récit *Paroles de laines* du recueil éponyme, une personne d'âge adulte nous fait revivre son enfance dans la ferme pourvoyeuse de lieux de cachette, de retraite, de refuge. Même les commis semblent ignorer la simplicité magique de ce cadre : "La ferme n'était pas ce qu'ils voyaient, mais creuse, habitable pour moi" (12). Cet univers des profondeurs qui accueille le garçon dans ses replis transparaît à travers le champ lexical d'un mouvement d'en dedans: il s'enfouit, se glisse, s'allonge, s'enfuit, s'enlise, s'engouffre, se coule dans la paille, la farine, le foin, dans le grenier, le poulailler, la crèche, l'étable; en l'espace de trois pages des mots apparentés à la chaleur/tièdeur se répètent huit fois (17-19). La grande personne que le petit est devenue regrette certes cette intimité première mais reconnaît tout de même que "la ferme qui [m]e cachait maintenant est en [moi]" (22). Ses "paroles de laine", signes d'une relation affective et sensuelle avec la nature et la matière, n'en sont-elles pas la preuve ?

La relation essentielle entre l'humain et la matière naturelle et entre l'organique et l'inorganique s'affirment dans d'autres récits où retour signifie très précisément décomposition ou transformation. Qu'il s'agisse de bâtiments ou d'êtres humains, le cycle de la vie reste inébranlable. Ainsi dans *Nos murs houdés de terre (Ancolie)*, on raconte l'établissement d'une ferme pour mieux dire sa détérioration et retour au sol ; elle se dégrade peu à peu pour retourner à la terre qui l'a engendrée. La protagoniste de "Les patients au bord de l'eau" disparaît un jour laissant derrière elle un livre grâce auquel elle aurait "la conscience profonde d'appartenir aux éléments" (24). Dans *Le vers de souches* (72) et *Les cheveux d'herbe* (32) de la collection *Amitié des abeilles*, un couple de "revenants" visite son ancienne maison/ferme avant de rentrer sous et dans la terre, cette "pâte essentielle" dont on ne se dégage jamais complètement.

Or cette perte de l'ancienne complicité avec des matières naturelles qui constitue selon Jean-Loup Trassard un appauvrissement de la vie concerne aussi l'abandon des instruments de travail dans une ferme devenus désormais objets de collection et d'étude ethnologique. Dans le même temps, ces outils à main fonctionnent comme école sensuelle d'intérêt écopsychologique.

Les outils à main / artefacts

Pour l'auteur de *L'inventaire des outils à main dans une ferme* ou *Objets de grande utilité*, l'outil à main constitue un intermédiaire entre l'humain et la nature et permet de retrouver "un peu du contact premier avec le bois et le fer, le cuivre, l'ardoise et le cuir, car avec l'outil l'homme s'approche de la matière" (*Mainmorte, Traquet Motteux* 37). Il s'agit d'une autre forme d'intimité moyennant surtout le sens du toucher, qui fait que l'outil s'adapte à son utilisateur et, selon les principes de la topophilie, que l'humain s'attache à cet artefact. Ainsi, quand ces outils nous tombent des mains, c'est comme si on perdait une partie de notre corps. Dans *L'homme des haies*, Vincent Loiseau parle affectueusement de son sermiau (petite serpe dont le manche fait à sa main et la lame façonnée par un très bon maréchal lui permet encore de bien couper) et de sa fourchette fabriquée sur mesure selon la longueur de ses bras. A tel point que quand il lui arrivait d'acheter un outil fabriqué en série, il se précipitait pour brûler le manche standardisé et en refaire un plus convenable. La disparition des artisans signifie alors non seulement la fin de l'outil personnalisé mais également un rapport au monde différent.

Quand bien même il faudrait distinguer entre les instruments à main à usage agricole et artisanal—ces derniers ont un rapport plus proche avec le matériau parce qu'ils créent un nouvel objet (*Inventaire* 76-77)—les agriculteurs et artisans qui les maniaient avaient une vision de l'univers plus saine et plus durable écologiquement parlant. Tant que les fermes et l'outillage restaient à taille humaine, l'homme modifiait la nature certes mais dans les limites de son action souvent éprouvante: "Transformation du matériau brut, donc emprise sur la nature (croyant la sublimer), mais au niveau de l'outil manuel le champ demeure assez réduit, l'effort assez pénible, pour que l'action ne conduise jamais à une esthétique de la force et de la domination" (*Traquet Motteux* 37).

Autrement dit, nature et culture entretenaient jusqu'à la grande industrialisation et la technologisation de la société une relation plus dynamique et réversible dans une vision ethno-écopsychologique, l'une ne pouvant pas se réduire à l'autre. Les humains et leurs outils à mains ont de ce fait une histoire objective, ethnologique mais aussi une signification affective à l'intérieur d'un espace partagé constitutif d'un lieu de mémoire. Pour Jean-Loup Trassard, ces outils sont avant tout "une présence poétique" qui lui raconte des histoires (*Traquet Motteux* 13-14). L'occultation voire la perte de ce rapport fondamentalement écopsychologique produit un "manque à être" (Berque 95), un déracinement qui continue de miner notre respect pour l'environnement naturel et notre bien-être en contribuant à la destruction insensée de la nature. Ce serait justement un dysfonctionnement du lien entre les mondes humain et non humain qui provoquerait la crise écologique.

Pareillement, la modernisation, le remembrement, la rentabilité, constitueraient une dégradation de notre existence en nous aliénant du monde naturel. Est-ce à dire que la vie agraire d'avant-guerre était un paradis? Jean-Loup Trassard se défend de trop idéaliser et rappelle que sa vision poétisée ne minimise pas les corvées, les privations, les intempéries. Vincent Loiseau constate en effet que "La vie qu'on a eue, nous, ils n'en voudraient pas, mais dans le temps c'était comme ça, on devait endurer, et il y avait du plaisir quand même, il ne faut pas croire [...]" (128). Par ailleurs, dans un entretien diffusé sur France Culture le 22 mai 2012 et consacrée à *L'homme des haies*, l'auteur mayennais affirme que son interlocuteur n'a pas tant mal aux reins, mais mal au cœur. Ainsi, la vision que l'auteur nous livre de la paysannerie n'oublie pas les "réalités musculaires (fatigue, blessures) et financières (souci, relative pauvreté) tout en soutenant que il n'est pas impossible qu'au-delà des apparences elle se nourrisse dans une couche profonde" (*Traquet Motteux* 12).

Conclusion

Nous proposons d'achever notre lecture écopsychologique de l'œuvre de Jean-Loup Trassard en examinant un récit plus nettement fictif qu'ethnologique que ceux étudiés jusqu'ici. Dans la nouvelle *La divagation des chiens*, le narrateur semble pratiquer l'art de la digression pour mieux insister sur le fait que nous sommes en fin de compte *Le sang de cette génisse* (titre du recueil et une référence aux *Suppliantes* d'Eschyle qui insiste sur la généalogie des Danaïdes), c'est-à-dire tous nés d'une même nature. Le récit raconte les effets d'une grande sécheresse dans un petit bourg agricole des années 1960 (puisque'ils avaient la télévision). Formellement, il s'agit d'une masse indivise de commentaires qui s'ensuivent sans transition mais dont le fil conducteur reste un événement climatique. Dans ce conte d'un paysage et de ses habitants assoiffés s'emmêlent la fête du village, le mythe de Phaéon, des rituels païens en l'honneur de Cérès et de Flore, des processions et des messes, et le sacrifice animalier, sous la forme d'une continuité discursive offrant des perspectives multiples. Autant de rites immémoriaux qui trahissent cependant, "la part primitive en soi-même à laquelle il fut renoncé pour cette civilisation rurale" (*Nous sommes le sang de cette génisse* 234). Cette

intimité avec le monde naturel à laquelle Gaur commençait à donner forme autrement que par la communication directe avec les nombreuses espèces d'animaux et de plantes, cette reconnaissance des origines communes de la vie, c'est ce que la sécheresse fait ressentir à leur insu aux terriens. *La divagation des chiens* saisit brillamment les fondements de l'écopsychologie :

[...] c'était qu'au fond de chacun résonnait la muette souffrance des arbres, du trèfle blanc, des bêtes même si les vaches savaient beugler leur soif, de la terre dont on avait soin d'habitude et pour laquelle on ne pouvait rien. Hommes et femmes [...] portaient sur eux, du matin au soir, parfois la nuit en écoutant, l'intense besoin des pièces de terre, des racines, des feuilles, des bovins. (228)

Il est vrai que l'écopsychologie en tant qu'approche thérapeutique n'existait pas en tant que telle jusqu'au siècle dernier. Evidemment, l'être humain qui vivait au contact de la nature (et pour qui le labour était le métier) n'en ressentait nullement le manque. Cependant, l'intérêt actuel pour le patrimoine, le terroir, l'ethnologie locale, la revalorisation de l'artisanat, montre le chemin parcouru depuis. Car c'est seulement en nous éloignant de l'environnement naturel que nous avons repris connaissance de notre dépendance vis-à-vis de la nature sur les plans physique et psychique. Depuis ses débuts, Jean-Loup Trassard nous livre une vision écopsychologique qui, au lieu d'aborder des thèmes écologiques par des chiffres et des statistiques, des graphiques et des tableaux, les communique par les voies de sa sensibilité esthétique et éthique. L'intimité entre l'homme et la nature constitue une des strates fondamentales de l'écriture de Jean-Loup Trassard.

Article reçu 7 mars 2015

Article lu et accepté pour publication 9 septembre 2015

Oeuvres citées

Bachelard, Gaston. *La poétique de l'espace*. Paris: PUF, 1958. Print.

Blondel, Jacques. *L'Archipel de la vie. Essai sur la diversité biologique et une éthique de sa pratique*. Paris: Buchet Chastel, 2012. Print.

Carpenter, Pingali, Prabhu, Bennett, Elena and Zurek, Monica, eds. *Ecosystems and Human Well-being*. Washington, D.C.: Island Press, 2005. Print.

Diamond, Jared. "New Guineans and Their Natural World." *The Biophilia Hypothesis*. Washington, D.C.: Island Press, 1993. Print.

Kellert, Stephen. The Biological Basis for Human Values of Nature. *The Biophilia Hypothesis*. Washington, D.C.: Island Press, 1993. Print.

Frumkin, Howard. "Building the Science Base: Ecopsychology Meets Clinical Epidemiology." *Ecopsychology*. Eds. P. Kahn et P. Hasbach. Cambridge, Mass.: MIT Press, 2012. Print

Fuller, Richard et al. "Psychological Benefits of Greenspace Increase with Biodiversity." *Biology Letters* 3 (2007): 390-394. Print.

Grenier, Jean-Pierre. "Les haies, réservoirs de biodiversité et multifonctionnalité." Actes du Colloque de l'ENITA. *Biodiversité et gestion viticole*. Bordeaux, 2009. Print.

- Hallé, Francis. *Du bon usage des arbres*. St. Etienne: Actes Sud, 2011. Print.
- Heerwagen, Judith and Orians, Gordon. "Humans, Habitats, and Aesthetics." *The Biophilia Hypothesis*. Washington, D.C.: Island Press, 1993. Print.
- Lagopoulos, Alexandros. *Urbanisme et sémiotique dans les sociétés préindustrielles*. Paris: Anthropos, 1995. Print.
- Le Danff, Jean-Pierre. Qu'est-ce que l'écopsychologie ? *L'Ecologiste* 33 (2010): 19-25. Print.
- Mithen, Steven. *The Prehistory of the Mind*. London, Thames and Hudson, 1996. Print.
- Sampson, Scott Donald. "The Topophilia Hypothesis: Ecopsychology Meets Evolutionary Psychology." *Ecopsychology*. Eds. P. Kahn et P. Hasbach. Cambridge, Mass.: MIT Press, 2102.
- Schoentjes, Pierre. "Texte de la nature et nature du texte". *Poétique* 164 (2010): 477-494. Print.
- Soulé, Michael. "Biophilia: Unanswered Questions." *The Biophilia Hypothesis*. Washington D.C.: Island Press, 1993. Print.
- Shepard, Paul. *Thinking Animals*. NY: Viking, 1965. Print.
- Trassard, Jean-Loup. *Amitié des abeilles*. Paris: Gallimard, 1961. Print.
- . *Ancolie*. Paris : Gallimard, 1975. Print.
- . *Dormance*. Paris : Gallimard, 2000. Print.
- . *L'homme des haies*. Paris : Gallimard, 2012. Print.
- . Le saccage du bocage ». *Le Messager européen* 35 : 1995, 6-15. Print.
- . *Nous sommes le sang de cette génisse*. Paris : Gallimard, 1995. Print.
- . *Paroles de laine*. Paris : Gallimard, 1969. Print.
- . *Traquet Motteux*. Cognac, Le temps qu'il fait, 2010. Print.
- Wilson, E.O. *La Biophilie*. Trad. Guillaume Villeneuve. Mayenne: José Corti, 2012. Print.